

CINÉMA ET TOLÉRANCE

DANS UN MONDE où seul le spécialiste est habilité à prendre la parole, j'ai la naïveté audacieuse d'intervenir dans l'élan d'une sensibilité toute personnelle sur le sujet « Cinéma et Tolérance » que je dédie à Charles Santoni, ami de toujours, qui m'a fait découvrir la diversité des vérités en m'initiant à la tolérance.

Pas cette tolérance où l'on regarde d'en haut le reste du monde avec indulgence. Pas cette tolérance qui fait que se croyant supérieur on supporte l'autre. Non, il m'a appris la tolérance dans le sens où tout être humain apporte quelque chose, où tout être humain mérite le respect : j'ai adopté « une attitude dynamique » car sans le regard de l'Autre, je ne suis rien, j'ai besoin des autres, j'ai besoin d'aimer et d'être aimé sinon la vie est vide et triste.

Je vous disais que j'interviendrais avec une sensibilité toute personnelle. Et je rejoindrai la pensée de Louise Michel « en avouant qu'il y aura du sentiment, nous autres femmes nous n'avons pas la prétention d'arracher le cœur de nos poitrines ».

L'intelligence du cœur efface la position de vainqueur, et situe les individus dans un état à même hauteur, les émotions du cœur nous font risquer la rencontre.

L'intelligence du cœur permet d'accepter l'altérité.

L'intelligence du cœur permet la compréhension : c'est la fraternité vraie.

J'interviendrai sur l'expérience que je vis depuis plusieurs années en Corse à travers son cinéma, le Festival du film et du collectif anti-raciste Ava Basta (*Maintenant ça suffit!*).

En effet, je vis dans une île et vivre dans une île c'est avoir le sentiment d'abandon.

C'est aussi avoir le sentiment de limites qu'on ne peut pas franchir.

Mais c'est aussi prendre le temps de voir le jour tenir debout.

Et avoir la patience d'assister au déclin de la lumière qui enveloppe les montées rugueuses d'un peuple qui « a mal à son origine ».

Ille est un univers clos où chaque cri résonne le désespoir de l'humanité. Aussi y apprend-on beaucoup plus que dans les grands espaces la détermination face à la machine infernale qui martyrise la volupté de nos soleils.

Dans une île où la rumeur tourne en rond, la panique revient plus amplifiée que sur les continents, les événements d'intolérance prennent une ampleur significative vu l'exiguïté du territoire qui fait caisse de résonance.

Ici on est sans cesse en face de son miroir.

Ici on vit avec la mort, alors qu'ailleurs on peut fuir, on peut se réfugier dans les divertissements.

Il aura fallu attendre les indépendances des pays colonisés, notamment celle de l'Algérie en 1962, où vivaient nombre de Corses contraints à l'exil depuis la conquête française en 1768, et qui étaient devenus les emissaires de l'empire colonial français, pour que réapparaisse dans l'île une revendication politique.

Et c'est aux alentours des années 1970 que l'œil de la caméra a « mimé le soleil » en visitant l'ombre de nos montagnes pour tenter de mettre en lumière nos contours obscurs.

Bien sûr. On tourne. Les premiers tours de manivelle vont multiplier les regards sur nous-mêmes établissant des diagonales de représentations que nous tenons secrètes.

Le cinéma corse est donc né dans un contexte où la revendication de l'identité corse n'apparaissait comme cet Ailleurs possible à l'entrelacement.

L'œil solaire commençait l'éclairage du Temple de la magie.

Les premières images en mouvement libéraient la beauté, beauté multiple contraire à tout dogmatisme.

Mais c'était oublier que beaucoup d'acteurs exclus des secteurs en expansion ont arboré l'étendard du nationalisme s'imaginant profiter des maillots d'une économie-mirage.

En effet certains chefs de file nationalistes venant de mouvements d'extrême droite française, ou bien étant souvent les fils naturels ou spirituels de ceux qui avaient combattu l'Algérie indépendante héritaient d'une succession encombrante qui ne leur permettait pas d'achever un deuil coupable. C'était pour certains l'entrée dans un nationalisme de ressentiment.

Et c'est ainsi que grand nombre de ces héritiers ont mis en avant le refus de se séparer d'une identité qu'ils ont sacralisée.

Ils ont converti les sentiments d'amour et les justes exigences du peuple corse en passion pour un passé momifié, en exaltant une identité mythique célébrée religieusement.

Ainsi donc sont nés les premiers courts-métrages où le berger et les moutons étaient copieusement célébrés. Les premiers films imprimant une zone de repli comme si les cinéastes avaient peur de filmer le mouvement, c'est-à-dire de filmer la vie, comme s'ils craignaient de sortir du champ communautaire et d'afficher leur individualité à moins que ce ne fût le passage obligé.

Et c'est bien là qu'intervient un des aspects de la tolérance, la dimension de l'individu. L'individualisme étant la libre disposition de son corps et de ses pensées, la liberté absolue de conscience.

Et c'est à partir de cette notion que l'on peut accepter l'Autre qui nous habite.

C'est à partir de cette « acceptance » que l'on peut faire preuve de compréhension, de « préhension » de ce que possède l'Autre pour construire une identité en mouvement.

Mais en Corse la notion d'individu n'existe pas encore. On appartient au clan.

Heureusement tout n'est pas blanc, tout n'est pas noir, il y a toujours la voie étroite de la réflexion que peuvent emprunter ceux qui osent l'aventure des émotions.

Et c'est ainsi que Dominique Tognotti metteur en scène de théâtre s'est échappé de la communauté en réalisant un court-métrage *Corri Corri*, un super-8, où il fait vibrer un adolescent enfermé dans l'insomnie de l'enfer armé du béton ajaccien. Sur un tempo de jazz, le metteur en scène le fera fuir dans la montagne goûter à une vie authentique.

Seul « L'ART qui est la joie des hommes libres » comme le disait Aristote pourra faire éclorre la liberté individuelle de notre matrice camédienne dessaisie par les morsures de l'histoire.

C'est pour cela que le développement de l'ART 7, art collectif de notre siècle qui transgressera les dogmes politiques ou cléricaux, détruira les idées reçues et nous conduira dans la patrie harmonieuse.

La caméra peut faire venir au monde une Corse réinventée si les créateurs de ce pays abandonnent les mécanismes intellectuels, deviennent infidèles au passé et choisissent la liberté d'un devenir ouvert.

Ces courts-métrages ont sans doute été nécessaires pour nous aider à

soutenir la fin de notre enfance, bien que parfois ils nous semblent insupportables parce qu'ils nous renvoient notre mort.

Pour ma part je dirai que ces films ont restitué « le côté corse » et ont racheté les gestes perdus.

Le cinéma remplace les modes d'initiation à la vie que remplissait la vie traditionnelle et ces films ont été nécessaires et ils ont permis de construire les passerelles multiples permettant d'emprunter les reliefs sonores d'une identité en devenir.

On peut dire que la prise de conscience des vingt dernières années a troublé un peuple en attente d'images intérieures.

Je serai partiale en choisissant trois courts-métrages de ces dernières années.

Mais en vous parlant je ressens le paradoxe de faire intrusion par les mots dans un univers, celui du cinéma, délivré des mots, délivré des vieilles ficelles de la pensée, tout entier consacré au plaisir de l'image et aux chères illusions de l'imaginaire, alors je vais essayer de colorer mes paroles et vous entraîner dans « le feu et la chaleur de la vie » allumé par l'alphabet en mouvement qu'est le cinéma.

J'ai donc choisi *Avà Basta* de Marie-Jeanne Tomasi, *Malavria* de Dominique Tiberi et *Bona sera* d'Henri Graziani.

Avec ces trois films c'est la volonté de briser les clichés que la France continentale a véhiculés, clichés de la femme corse vêtue de noir assoiffée de vengeance, ou de l'homme corse parrain généreux revenant au pays en héros.

La parole verrouillée, les désirs gommés, l'individu absent ? Non, avec ces trois films apparaît l'expression de survie où les protagonistes sont des exclus que la société corse ne tolère pas.

Dans *Avà Basta* de Marie-Jeanne Tomasi, une femme enfermée dans un appartement du Sud de l'île est persécutée par d'incessants coups de fils où la voix anonyme d'un homme remplit la pénombre d'une femme coupable d'aimer une autre femme.

La rumeur publique et la sonnerie du téléphone occupent l'espace de cette femme, l'encerclant au point de lui faire claquer les volets clos pour hurler sa révolte plein-soleil : *Avà basta (Maintenant, ça suffit)*.

Dans *Malavria* de Dominique Tiberi, c'est une fille-mère comme les appelaient les juristes français il n'y a pas si longtemps. C'est une femme vivant un quotidien où les braves gens la harcèlent au point de lui faire vivre son étrange condamné à la *malavria* (mauvais sort). Comme d'attraction, elle a eu une fille naturelle, comme si les enfants conçus dans le

mariage n'étaient pas naturels. Univers épre éclairé par les flammes de la cheminée, la « bêtarde » découvrira l'homme médiocre et vil, homme filmé de loin comme si le pouvoir de l'homme était diffus et omniprésent.

Réalisés par deux femmes, ces deux films osent montrer comment une société rigide, bannissant le plaisir, met à la liste des femmes qui refusent d'être comme tout le monde dans un monde opaque.

Des femmes qui osent afficher leur désir dans une société qui cultive le malheur.

Avec *Bona sera* d'Henri Graziani, c'est la première fois que la figure de l'étranger occupera une place à l'écran.

Trois hommes : Une retraitée, un facteur, un immigré.

Et le sage méditerranéen qui ose la vérité.

Des allers-retours sur une terre gémissante où la mélancolie de la solitude nourrit ces trois hommes.

Ces trois hommes ont en commun des déplacements pour cause économique.

Les contradictions apparaissent dans le silence, la caméra filme les âmes.

Le retraité a passé sa vie au Maroc.

Retourné au pays, veut de sa chair à en perdre la vue, il passe et repasse devant l'immigré, comme s'il passait devant la transparence de sa vie.

L'étranger, portant une tête haute vaque à ses occupations quotidiennes dans un village désertifié, il claque un *bona sera* (bonsoir) rituel à l'inactif installé dans les limites d'un parcours restreint qui affiche l'indifférence de celui qui a gagné un gallon supérieur.

Antique, l'étranger marche sur cette montagne de pierres en nous rappelant que « nous n'héritons pas la terre de nos parents, nous l'empruntons à nos enfants ».

Le facteur est muté à Saumur alors qu'il montait la bouteille de *butagaz* à celui qui est le plus « englouti » dans la terre corse.

Une jeune femme du continent le remplace.

Ce sera l'étranger qui montera la bouteille de *butagaz*.

Les gestes filmés avec sensibilité montrent que c'est le besoin qui ressuscite l'image voilée de soi.

Le grondement du tam-tam nous fait sentir l'inquiétude de ces trois hommes à la limite de leur existence.

L'étranger en réalité illustre la solitude et la destruction des êtres que les immigrés savent si bien incarner.

Dans ce film, les bateaux, personnages à part entière, arrivent dans les maisons comme pour mieux écorcher nos cœurs orphelins de Méditerranée et nous plongent dans notre néant intérieur.

Henri Graziani raconte une histoire, où il va au-delà de la solitude de l'immigré, parce que c'est avant tout un créateur et non pas un dénonciateur.

Film à l'émotion colorée où le désert de nos vies prend du relief.

Que des Corses filment les paysages, la terre, les personnages de l'intérieur, cela devient une façon d'avoir accès à son corps dans un espace, l'île « greffé à un rameau qui n'était pas le sien » (Angelo Rinaldi).

Et depuis avec la disparition du berger c'est comme si la caméra avait enterré la pauvreté et que la Corse entrât enfin dans le monde d'aujourd'hui.

Tout ce bouillonnement culturel surgissait dans un contexte où les défenseurs de valeurs étaient atteints de crispation identitaire.

« Il faut boucler nos frontières » clamaient ceux qui souffraient du mythe de la pureté.

En attendant ces propos qui faisaient rage Julia Rioni et Laurence Hercher avec deux autres amis ont fondé le Festival du film des cultures méditerranéennes en nommant Bastia carrefour de la libre pensée.

Le festival était la meilleure riposte aux nostalgiques « d'autarcie salubre » car n'oublions pas que nous sommes dans une île, *isolato* : séparé comme une île, *isola* d'où vient le mot isolé.

Rompre l'isolement pour la Corse est une nécessité vitale, car vivre isolé c'est mourir.

C'est ainsi que depuis 1982, Bastia est devenu le lieu où les enceintes policoées sont abolies.

Bastia est devenu un lieu où l'on peut désormais démêler les échecaux de l'irrationnel pour enfin retrouver les chemins infinis des bobines sur lesquels on rencontrera l'étranger qui nous habite.

Alors que les codes dictés par le Nord négligent la diffusion des productions du Sud, les organisateurs du Festival ont eu l'audace de nous faire découvrir notre « Atlas mental » selon la formule de Fernand Braudel, à un moment où la Méditerranée était, et est assilée aux Arabes = terroristes = bicots prolongeant la guerre de la France en Algérie.

Ce festival « seul festival de cette envergure à être dirigé, pensé et

caressé par des femmes » selon les termes du critique algérien Addou B, ce festival se veut être une place où le peuple corse peut abandonner la peur animale pour retrouver les voyages de l'apprentissage de la convivence festive du tissage de notre trame. Retrouver la convivialité confisquée par les « télé... visions ».

Sortir la Corse de son provincialisme dans lequel elle s'engouffre, rompre avec les contées de l'exotisme, enterrer la nostalgie de paradis perdus, en finir avec la fatigue d'exister, telles sont les vocations de ce festival audacieux.

Espace privilégié qui depuis dix ans permet aux créateurs corses de se confronter à d'autres œuvres. Confrontation indispensable pour ne pas se condamner à une « hémiplogie poétique ».

Le festival retirait de l'ombre les films de pays considérés comme « tiers » par les pays où le soleil ne brille pas.

Depuis dix ans les images méditerranéennes éclairent notre imagination anémisée et nous autorisent la réconciliation avec les sons, les gestes, les couleurs que nous avions enfouis en nous.

Une façon de mieux connaître l'âme, le cœur et les blessures d'une Méditerranée asservie.

Le Festival de Bastia à l'écoute de la polyphonie méditerranéenne, nous entraîne dans l'exploration de « la grammaire des civilisations » et à travers bien des films on retrouve les mêmes constantes : qu'on se souvienne de *Banditi à Orgosolo*, ce film de Vittorio de Seta où la montagne sarde nous renvoie le goût âpre des montagnes corses, kabyles ou turques.

Chez beaucoup de cinéastes, on peut remarquer aussi combien ils sont hantés par la place de la femme dans leur milieu.

Que ce soit dans *Une saison à Hakkarri* du Turc Eden Kiral, *La citadelle* de l'Algérien Chouikh en passant par Noce en *Galilée* ou *Le cantique des pierres* du Palestinien Michel Khleifi, tous nous montrent les blocages de leur société avec la femme comme enjeu politique.

À chaque fois on mesure le poids des traditions mortifères, frein à toute évolution à l'épanouissement de la liberté individuelle. Et chacun selon son histoire, le cinéaste nous dévoilera que tendresse et amour sont rejetés que ce soit au nom de l'argent, d'une cause à défendre ou au nom du gardiennage d'une identité authentique. (Ailleurs c'est pareil, mais il y a des degrés dans le rejet...)

Depuis dix ans ce qui saute aux yeux ce sont les ressemblances et les complications qui ont été relevées. Je n'ai jamais entendu parler de différence. Je n'ai jamais entendu parler de ce fameux droit à la différence qui

cantonne les êtres dans leur ghetto. Je préfère parler du droit à la ressemblance, du droit à la diversité des cultures.

Depuis dix ans le festival est un rempart contre les intégrismes de toute sorte et, en octobre 1990, l'année où le cloisonnement a sonné ses marques sans vergogne, année où la ronde d'images vibrant au pas cadencé et qui rythmait la guerre « propre », cette ronde d'images cerneait la planète entière et menait la guerre de l'imaginaire en tentant de couper les liens entre les deux rives de la Méditerranée, les organisateurs ont refusé le piège du camp que certains voulaient imposer et ont rendu hommage à la Tunisie.

Hommage pouvant être synonyme de résistance face aux intolérances grandissantes dans un monde aux sentiments de plus en plus étriqués.

Également réplique cinglante aux « porteurs de valeurs » de notre pays qui n'ont pas hésité à liquider deux Tunisiens, Sedri Mosbah et Stagni Mohamed Salah, au nom de l'ordre moral corse inspiré de celui du front national français (janvier 1986).

C'est ce que j'appelle « les égarements de l'identité » sur lesquels débouche cette volonté corse d'être soi-même.

À cette négation de l'Autre, les voix du collectif anti-raciste Avà Bastia présidées par Noëlle Vincensini a fait condamner cet acte barbare alors que le consensus de l'Assemblée de Corse a été aussi, dans le silence de l'époque, le consensus du racisme.

Espace de tensions, espace de synthèse, la Méditerranée entière connaît les voyages de la turbulence et le génie du métissage.

C'est ce que donnent à voir les films du Festival de Bastia, où les résolutions dbattent la méfiance.

Le festival aide à se souvenir.

Deux ans après la naissance du festival, un lieu de mémoire universel naissait à Porto-Vecchio : la Cinémathèque corse sous l'impulsion de Jean-Pierre Mattei.

Désormais la Corse participe à la sauvegarde du cinéma en tant que lieu culturel.

Aux images négatives véhiculées par les médias français, le Festival de Bastia, le Collectif anti-raciste, la Cinémathèque de Corse, la création cinématographique corse, démontrent une vitalité créatrice, démontrent qu'il existe une Corse vivante, une Corse qui veut le partage.

Mais toutes celles et tous ceux qui transcendent les postes de frontière ont été harcelés par la pratique de la subvention octroyée pendant de longues années.

Les détenteurs des deniers publics, dans leur ensemble, ont sans cesse agité l'épée de Damoclès au-dessus des bonnes intentions.

De 1985 à 1987, trois années de relâche forcée du festival ; les institutions n'avaient jamais donné suite aux subventions. Il est vrai que nous vivions encore dans un climat bien tendu, avec à la tête de la Culture, un monsieur du Front national...

Force est de constater que c'est grâce au public corse, à l'esprit tenace des organisateurs et à toutes ces femmes qui offrent gracieusement leur temps, que se perpétuent ces instants précieux qui embaument nos cœurs.

Aussi, si les élus corses persistaient dans la voie politicienne, alors ils perpétueront l'humiliation de l'Un et de l'Autre, ils aggraveront la blessure qui occupe le corps des hommes. Et on sait que lorsque l'homme est humilié il est prêt à oublier qu'il est habité par la vie ; il accepte de la risquer.

Il ne sait plus faire don de l'amour.

Depuis Istanbul, un premier miracle s'est produit au moment où nous étions prêts à baisser les bras ; un élu : cet élu, je le nomme : c'est Laurent Croce qui, à la subvention habituelle augmente l'aide matérielle. Cela permettra de donner au x^e anniversaire du festival un éclat tout particulier puisque chaque soirée de fête est prise en charge par la mairie de Bastia. Qu'il en soit ici remercié !

Certes, le matériel est important, mais en nous apportant son soutien moral c'est nous donner la preuve qu'il est un homme qui a compris l'enjeu du festival pour sa ville et pour la Corse. Et il a tenu à s'y investir. Cela nous fait chaud au cœur. C'est un encouragement sans pareil que celui d'être compris.

Laurent Croce a saisi qu'il ne peut y avoir de développement économique pour un pays sans développement culturel. Cette prise de conscience par un homme politique, du lien indissociable du culturel et de l'économique, est une attitude toute nouvelle en Corse. À sa volonté politique il a su associer la compétence technique. Et c'est ainsi qu'il a mis à la disposition du festival une professionnelle de grande qualité, Veronique Valentini, directrice de la Station littoral de Bastia.

Cette entrepris culturelle d'ouverture et de tolérance va à l'encontre de l'idée que le malheur dans ce pays est une fatalité.

Ce grand rendez-vous de la connaissance de l'Autre est la meilleure façon de réconcilier la Corse avec son droit au bonheur.

Le Festival de Bastia c'est le libre examen, le droit de jugement individuel ; c'est la lutte de la pensée contre l'autorité. C'est, ce sont les identités des peuples et des pays sous le magistère des Droits de l'homme, car

le culte de l'identité sans les Droits de l'homme peut conduire aux pires égarements de l'exclusion de l'Autre.

Être modernes — et nous en avons au Festival de Bastia la prétention — c'est mettre en question son héritage, le repenser en s'ouvrant aux autres, en dehors de toute imitation ou de toute perte d'authenticité.

Désormais, Bastia est la fête de l'acceptation de vérités bariolées, où chaque année 17 000 spectateurs viennent découvrir les images mêlées par les vents d'une culture fondée sur un art de vivre commun où l'humanisme rassembleur est notre devise.

Moi qui vis dans un pays où la mort, présente et assidue, est au seuil de toute action, à nous de la tuer pour que sans cesse les détonations de la vie lui permettent d'emprunter les voies de la création.